

Chapitre 1

L'arrivée

Si je me souviens encore du jour de mon arrivée à Marrakech, le 15 mars 1950, c'est parce que cette date correspond à l'anniversaire de mon ami d'enfance, Michel M., rencontré pour la première fois à cette occasion. Aujourd'hui le Maroc est loin, mais Michel habite toujours à deux pas de chez moi, à San Francisco, en Californie, à l'autre bout du monde.

Enfants d'émigrés russes, nés en 1945, à quelques mois d'intervalle, nous avons été appelés à suivre un chemin similaire, à vrai dire un peu dantesque, qui devait nous conduire du septième cercle de l'enfer allemand (celui de la violence), jusqu'au troisième ciel d'un paradis marocain en voie de désintégration. D'une Allemagne moderne en ruine vers les palmeraies accueillantes, nichées au pied de l'Atlas, la transition s'annonçait éminemment gérable. De là, par contre, la chute paraissait dure à éviter – et elle le fut : vertigineuse par sa rapidité et par un départ soudain, au terme d'une adolescence plutôt mouvementée, en direction de l'immense purgatoire américain et de sa cité « lumineuse », plantée au sommet d'une montagne sans âme par un dieu déchu. C'est, paraît-il, là, que toutes les maladies de l'âme se soignent. Mon ascension s'y poursuit toujours, sans trop d'illusions : lente, laborieuse, de corniche en corniche, à l'assaut d'un plateau fuyant caché par les nuages.

Les voyages de Dante sont perçus comme des voyages initiatiques. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il se confiait à des guides, tels Virgile ou Saint Bernard, dont la réputation en ce domaine n'est plus à faire. Guides imaginaires, certes, mais qui, de leur vivant, avaient laissé des traces littéraires de leur parcours, et suffisamment d'indices pour motiver les générations futures à se plonger dans l'aventure. Si les péripéties de la vie ordinaire donnent parfois lieu à des révélations étonnantes, c'est parce que l'imagination s'en empare et les intériorise, tout en les amalgamant aux récits mythiques laissés par les grands poètes.

L'individu initié au voyage – par Homère, Virgile ou Dante –

ou aux pèlerinages – par Saint Bernard et d'autres – ne voit plus la route de la même façon. Il suit son chemin en cachette, et pour en rendre compte à ceux qui traînent encore dans le temps et l'espace ordinaires, il prête un côté insolite au regard qu'il porte sur les choses – ceci afin d'éviter un prosaïsme de bon aloi, propre à tous ceux qui croient pouvoir se passer de guide pour rentrer chez eux. Pour eux, le retour à la maison, c'est avant tout un retour à la raison.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... Et puis est retourné, plein d'usage et raison », nous chante Joachim du Bellay, tout content d'apprendre que le héros d'Homère est rentré sain et sauf dans son carcan. Créer des chefs d'œuvres français comparables à ceux des maîtres grecs ou latins (objectif officiel de la Pléiade) est une vocation louable ; encore faut-il deviner ce que ces chefs d'œuvres essayaient de dire. Les langues « mortes » dont les maîtres en question se servaient exprimaient une façon d'être qui n'existe plus aujourd'hui. Le véritable « retour à la maison » – le *nostos* des Grecs – n'avait rien à voir avec un passage à la vie raisonnable : en famille, coincé entre quatre murs, et asphyxié par les douceurs d'une province profonde.

Ceux qui voyageaient, du temps d'Homère, portaient pour fonder une cité nouvelle, et leurs initiatives se soumettaient toujours à la parole divinatoire obtenue de l'Oracle d'Apollon. C'était lui qui dévoilait la marche à suivre. À cette pratique peu ordinaire, s'associait aussi la légende d'une flèche magique, amenée de l'Hyperborée, qu'un prêtre d'Apollon portait en courant à travers les contrées qui lui avaient été indiquées. Elle véhiculait une influence purificatrice et servait de « lettre de créance » à celui qui la détenait. C'est d'ailleurs à Abaris, chamane asiatique et serviteur d'Apollon, qu'elle avait été confiée avant qu'il ne la lègue à Pythagore.

L'aspect initiatique de cette mission n'échappait à personne. À l'époque, tout le monde savait qu'Apollon guidait les flèches. L'*Énéide* nous apprend que la flèche de Pâris avait trouvé le talon d'Achille grâce à lui ; L'*Odyssée* suggère qu'il guidait aussi celles d'Ulysse, non moins mortelles pour les prétendants.

L'Islam, à ses débuts, avait repris quelques pratiques héritées

de cette tradition ; notamment celle de la « guerre sainte », conçue en tant qu'ascèse purificatrice. S'il est bon d'en parler ici, c'est parce qu'il existe une différence fondamentale entre l'ascèse guerrière, telle qu'elle était déjà vue par Homère, et la guerre tout court. De nos jours, la rédemption par les armes est une valeur qui n'a plus cours ; la guerre ne s'entreprennd que dans le but de dominer un adversaire quelconque et de l'exploiter. Il s'agit là d'une action collective, opposée à l'esprit de l'ascèse héroïque, qui prend toujours un caractère individuel.

Et c'est grâce à ce caractère individuel que l'exception est encore possible. Celui qui cherche la flèche d'Abaris peut encore la trouver, même si elle ne lui a pas été confiée. Il suffit d'en déceler la trace et de la façonner en mémoire jusqu'à ce qu'elle finisse par se matérialiser. Les premiers pas sont les plus importants.

Pour bien faire, il faudrait éviter l'ordinaire, l'exclure de manière systématique et placer le récit de tous ces voyages, auquel le mien se rajoute, au cœur d'un rêve vivifiant et vaste qui ne manquera pas de susciter les bonnes interrogations. Derrière les milliers de voyageurs jetés au hasard sur les routes se tient parfois un pèlerin averti dont les yeux se portent au-delà des bornes kilométriques et du paysage immédiat. Plus imaginatif, il cherchera à cadrer son parcours en se référant aux indications laissées par d'autres voyageurs, eux-mêmes attirés par les chemins cachés que la foule pleine d'usage et de raison évite. L'esprit cartésien qui anime cette foule, éprise de conformisme, mérite tout de même quelques éloges, car il se résume en une formule brève et élégante. Je suis parmi ceux qui soupçonnent que René Descartes s'était appuyé, et sans en faire état, sur le verbe « suivre » *et* le verbe « être », lorsqu'il avait formulé le postulat de base de son ontologie : « je pense, donc je suis ».

Que d'erreurs nous vaut cette confusion entre le mouton et le loup : entre celui qui croit penser parce qu'il suit le mouvement, et celui qui s'aventure dans un monde où rien n'est sûr : celui de l'« être » ; monde que Parménide d'Élée, philosophe grec à l'esprit encore pur, avait choisi de décrire en se servant de l'hexamètre dactylique, hérité d'Homère.

Les poètes visionnaires de l'antiquité voyageaient dans un

imaginaire où la fatalité joue un rôle déterminant. S'il y était question d'un retour à la maison, il faut aussi savoir que cette « maison » n'était déjà plus de ce monde, car il fallait traverser l'enfer ou le royaume des morts pour y arriver.

« Arriver » – verbe aux consonances magiques qui fait rêver aux rives lointaines, où le navire va s'arrimer et fournir un point de départ vers l'intérieur, vers un désert calme et tranquille caché au fond d'un espace dépourvu d'activité. Le royaume des morts est aussi un endroit où rien ne bouge. On y arrive un jour ou l'autre, qu'on le veuille ou non.

Que ce soit par la mer ou par la montagne, le retour aux sources se fait difficilement. Celui qui se dirige vers le lieu mythique où une existence harmonieuse l'attend, doit faire face à des revers de fortune aussi imprévisibles que nombreux. Il suffit de se pencher sur le *nostos* d'Ulysse, dont Homère nous livre le récit, pour apprendre que ce « retour » ne s'entreprennd que sur les conseils d'une voyance peu encourageante, dont il faut encore saisir la portée avant d'entreprendre son propre voyage.

C'est Tirésias, le devin aveugle de Thèbes, toujours vivant au royaume des morts, qui informe Ulysse de ce qui l'attend :

« Si tu te sauves, ce ne sera que fort tard et après avoir perdu tes fidèles compagnons. Tu arriveras dans ta *patrie* sur un *navire étranger*, et là tu seras encore menacé par de nouveaux malheurs ; car tu trouveras des hommes orgueilleux qui consumeront tes richesses, et qui, désirant s'unir à ta chaste *épouse*, lui offriront les présents des fiançailles » (*Odyssée*, XI, 114)

Puisque c'est au royaume des morts qu'Ulysse vient consulter Tirésias, il faudrait en conclure que le « retour » d'Ulysse est celui de quelqu'un qui échappe à la mort (*thánaton phûgomen*). Il y échappe au même titre que Dante, dont les pérégrinations s'achèvent dans la *patrie* de Béatrice, *épouse* qu'il rencontre au terme de tribulations non moins dangereuses que celles d'Ulysse, et avec laquelle il va traverser les sept ciels planétaires, qu'il parvient à distinguer grâce à l'accroissement de la beauté de sa compagne tout au long de son ascension. Car c'est d'une *épouse* tantrique qu'il s'agit, et non d'une épouse ordinaire. Cette épouse représente l'énergie féminine qui anime le voyageur et sans laquelle

il se retrouverait dans l'incapacité de poursuivre son chemin.

Patrie, navire étranger, épouse : autant de repères sémantiques qui permettent d'orienter la marche vers la destination dont il a été question jusqu'ici – vers la « maison ». Mais comment faire pour rapporter ces repères au monde de tous les jours, où la vie se déroule de manière conventionnelle ?

Commençons donc par le commencement.

Que ce soit par hasard ou par prédestination, notre parcours d'émigrants jetés sur les routes – je parle toujours de Michel M. et de moi-même – paraît avoir été formulé avant notre naissance. Son point de départ, ramené au monde dantesque, se situe en Russie, en 1917, quelque part entre le neuvième cercle de l'enfer, où tous les traîtres à leur patrie sont rassemblés, et où règne, comme chacun le sait, le seigneur des puissances infernales ; et le huitième, le *Malebolge*, vallée maudite aux fosses peuplées par les dix classes de fraudeurs. Dante y était descendu sur le dos d'un dragon, avec Virgile pour guide. C'était un dragon à tête humaine, nous précise-t-il en nous confiant que cette tête ressemblait à « celle d'un homme juste tant elle avait l'apparence bénigne » (*La faccia sua era faccia d'uom giusto / tanto benigna avea di fuor la pelle*, *Inferno*, chant XVII, 10). Projection bestiale on ne peut plus fidèle de notre humanisme occidental, dont le double carnassier (*doppelgänger* sanguinaire) se cachait déjà derrière les traits sereins d'une Europe en quête de valeurs universelles. Visage hypnotique, au regard rassurant, qui attirait l'attention loin de la queue reptilienne, elle-même munie d'un dard de scorpion, qui à l'époque de nos grand-parents s'agitait lugubrement pour ouvrir la voie aux légions serviles d'un fascisme meurtrier et celles, non moins brutales, d'un communisme habile, toujours prêt à égorger les travailleurs dont il avait l'audace de se réclamer.

En se lançant dans le *Malebolge* on quittait à regret la brutalité pour passer à la fraude. Elle sévissait sur les terres étrangères où avaient jadis séjourné les traîtres à leur patrie. En sortant de là, la violence attendait patiemment au seuil d'une forêt sombre, où d'autres monstres se terraient en guettant leurs victimes. Forêt allemande, que les contes des frères Grimm nous font entrevoir, et où Richard Wagner avait choisi de loger le dragon fratricide que

Siegfried affrontera dans *L'anneau du Nibelung*. Autant de références à revoir afin de situer le chemin fait par nos grands-parents : ceux de Michel M. et les miens.

Nos familles se connaissaient bien avant la Révolution. Il me reste encore une photo de groupe, prise sur une plage, où ma grand-mère marchait à côté de celle de Michel en tenant ma mère, alors âgée de trois ans par la main. C'était un bref moment de répit durant lequel nos grand-parents entretenaient encore l'espoir d'un retour imminent en Russie. S'ils ont réussi à léguer cette nostalgie à leurs enfants, c'est-à-dire à nos parents, il est évident qu'elle n'a plus le même sens aujourd'hui, à une époque où plus aucun espoir n'est permis. Le siècle qui vient de s'écouler a effacé les traces de notre culture et annulé la promesse d'un retour, autrefois envisagé.

Dans ce contexte, le « retour » n'a de sens que s'il est ramené au schéma de base de tous les grands voyages, et surtout ceux qui transcendent leur cadre historique : de Dante à Homère, et peut-être même au-delà. Ce n'est que dans cet univers romancé, depuis longtemps exploité par les poètes, que l'itinéraire dangereux mène encore au but. Si l'époque et les paysages changent, il faut encore savoir que le chemin se fait à l'aide d'un déplacement interne ; il s'effectue en simultanéité avec le déplacement géographique qui s'y rapporte. L'imagination, inspirée par les correspondances qui se découvrent, transforme alors l'ordinaire en un univers peuplé de symboles et hérissé de signes.

Dans le cas de *La Divine Comédie*, c'est un univers qui se décompose en trois mondes communiquant entre eux. Chaque monde est aménagé en terrasses concentriques, toutes rattachées à un axe vertical. À l'intersection axiale Dante place un pôle qu'il s'agira d'atteindre afin de passer d'un monde à l'autre. Les trois « pôles » sont représentés par : *Lucifer* (pour les cercles de l'enfer), le *paradis terrestre* (au sommet de la montagne en corniches du purgatoire), et *Dieu* (à l'infini du ciel empyrée, où se meuvent les sphères célestes).

Univers étonnant, mais pas aussi original qu'on pourrait le croire. Il s'inspire d'une cosmologie pythagoricienne reformulée par l'Islam au IX^e siècle, notamment par les *Ikhwân al-Safâ*,

groupe anonyme de « Frères au cœur pur », qui y contribuèrent une œuvre encyclopédique, où l'arithmologie occupe une place considérable. En associant un chiffre à chaque lettre de l'alphabet arabe, on obtient la clé grâce à laquelle le monde caché des signes (*bâtin*) s'ouvre à nos regards. C'est là que le voyage intérieur commence. Le but est de faire ressortir l'harmonie sous-jacente, tout en mettant en relief le jeu des structures polaires qui sert de clé de voute à un type d'univers où tout se ramène à l'Unité.

À titre d'exemple, il nous est aisé de constater que la cosmologie polaire de Dante s'adapte sans grande difficulté au modèle islamique des « Frères au cœur pur ». Il suffit d'utiliser la valeur des lettres proposées par les *Ikhwân al-Safâ*, et traduire le mot *Quth*, qui veut dire « pôle » en arabe, pour retrouver le principe unitaire sur lequel la construction de Dante s'appuie. N'oublions pas que seules les consonnes comptent – donc *Qaf* (=100), *ta* (=9) et *ba* (=2). Il s'ensuit que *Quth* = QTB = 100 + 9 + 2 = 111, nombre qui représente l'intégration axiale de l'Unité au niveau des trois mondes.

René Guénon, dans *L'ésotérisme de Dante*, nous donne quelques précisions sur les sources islamiques de la *Divine Comédie* :

« Don Miguel Asín Palacios a montré les multiples rapports qui existent, pour le fond et même pour la forme, entre la *Divine Comédie* (sans parler de certains passages de la *Vita Nuova* et du *Convito*), d'une part, et d'autre part, le *Kitâb el-isrâ* (Livre du voyage nocturne) et les *Futûhât el-Mekkiyah* (Révélations de la Mecque) de Mohyiddin ibn Arabi, ouvrages antérieurs de quatre-vingts ans environ, et il conclut que ces analogies sont plus nombreuses à elles seules que toutes celles que les commentateurs sont parvenus à établir entre l'œuvre de Dante et toutes les autres littératures de tout pays [...] Les étages infernaux, les cieux astromiques, les cercles de la rose mystique, les chœurs angéliques qui entourent le foyer de la lumière divine, les trois cercles symbolisant la trinité de personnes, sont empruntés mot pour mot par le poète florentin à Mohyiddin ibn Arabi. De telles coïncidences, jusque dans des détails extrêmement précis, ne peuvent être accidentelles, et nous avons bien des raisons d'admettre que Dante

s'est effectivement inspiré, pour une part assez importante, des écrits de Mohyiddin ; mais comment les a-t-il connus ? [...] Mohyiddin fut tout autre chose que le "poète mystique" qu'imagina M. Asín Palacios ; ce qu'il convient de dire ici c'est que, dans l'ésotérisme islamique, il est appelé *Esh-Sheikh el-akbar*, c'est-à-dire le plus grand des Maîtres spirituels, le Maître par excellence, que sa doctrine est d'essence purement métaphysique, et que plusieurs des principaux Ordres initiatiques de l'Islam, parmi ceux qui sont les plus élevés et les plus fermés en même temps, procèdent de lui directement. Nous avons déjà indiqué que de telles organisations furent au XIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque même de Mohyiddin, en relation avec les Ordres de chevalerie, et, pour nous, c'est par là que s'explique la transmission constatée ; s'il en était autrement, et si Dante avait connu Mohyiddin par des voies "profanes", pourquoi ne l'aurait-il jamais nommé, aussi bien qu'il nomme les philosophes exotériques de l'Islam, Avicenne et Averroès ? » ¹

À ses débuts, alors qu'il servait de refuge aux alides fuyant leurs persécuteurs abassides, le Maroc avait été très influencé par ce genre de spéculation. Tout cela remonte aux origines d'un soufisme populaire dont nous aurons l'occasion de reparler. Il est important, bien sûr, d'en saisir le principe directeur, puisqu'il s'agit – ici, en tous cas – de rester fidèle à l'esprit d'une culture fondée sur autre chose que nos vérités modernes.

Mais revenons à mon passage d'Allemagne au Maroc avant d'aborder des sujets plus complexes. De l'enfer de Dante au paradis marocain, la traversée nautique allait se faire toute seule ou presque. Le véhicule, le *navire étranger*, qui devait me permettre de passer directement de l'enfer au paradis ne pouvait échapper aux règles poétiques du *bâtin*, grâce auxquelles les polarités universelles s'intègrent. C'était par une « porte » (*bab*) spéciale qu'il s'agissait de passer, tout en se servant d'un jeu de mots aux assonances phonétiques, susceptible de mettre en rapport mon passage axial particulier avec l'ensemble des livres où la mémoire de ce genre de traversée se conserve.

Le rapport entre le pôle (*Qutb*) et les écrits (*Ktub*) se fait natu-

¹ René Guénon, *L'ésotérisme de Dante*, p. 18-19

rellement. Car ce sont les livres qui orientent l'imagination vers les contrées secrètes où les états multiples de l'être se manifestent. Ces livres forment donc une embarcation : celle du passeur, du nautonier, dont la nature s'apparente à celle de l'esprit. Une embarcation dont le nom, à lui seul, suggère l'aspect insolite d'une telle expédition.

Il me reste encore un souvenir assez précis de notre arrivée et du voyage en mer, de Marseille à Casablanca, sur le *Koutoubia*, navire de la compagnie Paquet, nommé après le minaret le plus connu du Maroc, qui se trouve à Marrakech. *Ktub... Ktub... Qutb* : c'est ainsi qu'on arrive au cœur du sujet.

Nous avons embarqué à Marseille avec deux grandes malles pour tout bagage. Ces gros coffres en bois, cerclés par des armatures en fer, nous ont suivis jusqu'en Californie, où ils se trouvent à présent. Mes grand-parents s'en étaient déjà servis lors de leurs pérégrinations hors de Russie, à la Révolution. En 1950, je voyageais avec ma famille la plus proche, c'est-à-dire ma mère et ma grand-mère. Nous étions attendus à Casablanca par mon oncle Nicolas, autre rescapé de l'émigration russe de 1917, éparpillée dans le chaos d'une fuite sans répit.

Mon oncle était le fils du général Eugène de M.(1867-1939), ancien commandant de l'Armée blanche en campagne dans le Nord de la Russie. Par la suite il avait accepté la présidence du *Rousskii Obshche-Voinskii Soiouz* (R.O.V.S.), association militaire d'émigrés installés en Europe. Il avait été enlevé par des agents du N.K.V.D. en plein Paris, en 1937, puis assassiné à Moscou en 1939. Le R.O.V.S. était la dernière survivance d'une organisation militaire issue de l'émigration blanche encore en lutte contre le pouvoir soviétique. L'enlèvement de son chef avait fait autant de bruit à l'époque que l'affaire Ben Berka en ferait une trentaine d'années plus tard. En France on comptait quelque 400 000 émigrés russes et le général de M. était à la tête d'environ 100 000 hommes, organisés militairement sous son commandement. Qualifié de « fasciste » par les perroquets de Moscou installés dans la presse européenne, il avait eu le malheur de confronter l'opinion, dite « de gauche », en déclarant dans un article (*Pourquoi sommes-nous inconciliables*) que « la foi ortho-

doxe, la patrie et la famille sont les trois piliers sur lesquels le peuple russe doit bâtir sa vie et sa nation ». C'étaient en fait les trois piliers que les bolcheviques cherchaient à renverser afin d'instaurer une société matérialiste, sans foi ni loi, au sein de laquelle le parti communiste se targuait de remplacer patrie et famille, vestiges d'un passé paternaliste condamné à disparaître. Tout un programme, trop chargé peut-être, pour des psychopathes sans talent, à peine capables de parader l'épouvantail à moutons conçu par les atlantistes. Pour jouer aux protecteurs du monde « libre » il fallait bien une menace extérieure convaincante, rabâchée par des idéologues fanatiques. Au loup ! Au loup ! Qu'on nous protège de tous ces fous !

Les stéréotypes wagnériens nous livrent le secret de ces machinations et des drames occultes qui s'y rapportent. Face aux Gibichungs du *Crépuscule des dieux*, héritiers prétentieux d'une élite depuis longtemps mafieuse, ressemblant étrangement aux clans d'oligarques du monde « libre », les communistes, eux, faisaient penser aux Nibelungs : race d'esclaves embrigadés par un nain vicieux et irritable, arrivé au pouvoir parce qu'il avait été capable de renoncer à l'amour. Sur scène, dans *L'or du Rhin*, le premier tenant de ce pouvoir se nomme Alberich, mais le rôle fait immédiatement penser à Lénine ou à Trotsky. Son descendant, Hagen, éminence noire des Gibichungs dans *Le Crépuscule des dieux* fait penser, lui, à Staline ou à Mao. Révolutionnaire de la première heure, Wagner avait bien vu comment tout cela allait se terminer – et avec une cinquantaine d'années d'avance !

Les liens de parenté qui nous unissaient à l'oncle Nicolas méritent d'être revus pour montrer à quel point l'esprit de famille faisait justement partie des valeurs les plus solides de l'émigration russe. Le beau-père d'Eugène de M. était un certain Nicolai Nikolaievitch Chipoff (1848-1911), qui avait fait partie de la garde d'honneur de l'empereur Alexandre III, lors de son couronnement ; il y était en tant que commandant du régiment des Chevaliers-Gardes, corps d'élite de l'impératrice. Le général Chipoff était mon arrière grand-père du côté maternel : un degré de parenté qui ne donnerait pas droit à un permis de résidence de nos jours, mais qui, à l'époque, caution à l'appui, avait suffi pour

convaincre les autorités coloniales françaises à nous ouvrir les portes du Maroc. L'oncle Nicolas avait fait la plupart des démarches et s'était déplacé de Marrakech pour venir nous chercher à l'arrivée du *Koutoubia*.

Retrouvailles, embrassades, formalités administratives : petit à petit les choses prenaient forme et le sol marocain ne se dérobaient pas sous nos pas. Une fois les bagages entassés au fond de la camionnette qui faisait partie de notre convoi, nous prîmes place dans une grande voiture dont le coffre arrière était aménagé pour deux passagers supplémentaires. J'allais m'y installer avec ma cousine Irène, plus âgée que moi et donc chargée de veiller sur ma bonne conduite tout au long de cette dernière étape. J'étais intimidé par tous ces changements et préférais me réfugier dans un mutisme prudent, laissant la parole à ma grand-mère, qui n'avait guère besoin d'encouragements pour la prendre. Après les années noires de la Deuxième guerre mondiale, notre petite tribu faisait le point, cherchant à renouer avec un passé qui hantait encore tout le monde.

Quelques images résistent tant bien que mal à l'oubli et ce sont elles qui viennent s'imprimer dans nos pensées, même si elles ne présentent pas toujours un intérêt particulier. Elles s'imposent pour des raisons impossibles à expliquer et servent de toile de fond à une mémoire kaléidoscopique et intemporelle, constamment renforcée par des souvenirs plus récents.

De mes cinq ans pas tout à fait révolus, je retiens encore le souvenir d'un paysage aride servant de décor à une déviation sans fin, perdue dans les méandres d'une piste poussiéreuse sur laquelle des véhicules sales se traînaient lamentablement. Je vois aussi un café, situé en bord de route, prêt d'un bosquet d'eucalyptus, où des arabes accroupis se reposaient en tenant en laisse des bourricots nerveux, accablés par le vrombissement des mouches qui tournaient sans pitié autour de leurs oreilles. Images banales, que la banalité parvient à conserver sans affabulation. À l'époque coloniale, les portes de ces cafés routiers s'ouvraient presque toujours sur une salle obscure et enfumée, d'où sortait un air lourd de tabac noir, porté vers l'extérieur par les vapeurs médicinales d'une anisette fortement alcoolisée.

Mon oncle Nicolas aimait s'arrêter dans ce genre d'endroit, y faire une pause, fumer une cigarette et siroter sa boisson préférée : une anisette blanche commercialisée sous la marque Phénix. Au fil des années, l'oiseau de feu imprimé sur l'étiquette, allait devenir un compagnon de voyage fidèle et le symbole de notre renaissance au cœur du brasier nord-africain.

En ces années d'après-guerre on buvait beaucoup et on fumait sans cesse. Au Maroc, c'étaient des Casa Sports, des Gitanes, des Gauloises, des Américaines « au noir » – mais surtout des Flor Fina, qui se vendaient en paquets de 27 cigarettes, et parfois même au détail. Les Casa Sports étaient les moins chères, et il n'était pas difficile de constater qu'elles contenaient plus de paille que de tabac. C'étaient-elles que les écoliers allumaient en cachette pendant les récréations, gardant précieusement le mégot pour la récréation suivante. Si les Flor Fina étaient effectivement fines, le choix ne manquait pas. Les gros calibres, grâce auxquels on pouvait avaler une quantité de fumée énorme à chaque bouffée, étaient prisés par les intellectuels photogéniques, qui les fumaient pour se donner un genre. Ils affichaient un spleen de baroudeur fatigué auquel s'ajoutait la manipulation savante d'un paquet de Celtique, négligemment posé sur le comptoir, à côté d'une consommation maintes fois renouvelée. Le paquet portait la mention « caporal ordinaire », ainsi que la description du contenu : « 20 cigarettes gros module », le tout en lettres majuscules. De quoi faire rêver les existentialistes les plus endurcis, même si Camus s'était arrêté aux Gauloises Disque bleu, déjà assez grosses comme ça.

Le bistro routier marocain avait quelque chose de rassurant, d'égalitaire même. Antichambre du voyageur peu pressé, sa salle accueillante, au parterre en carrelage, permettait aux narcomanes de la route de souffler un peu. Sortis des transes induites par un paysage désertique et les longues lignes droites qu'il fallait parcourir sous une chaleur astreignante, les voyageurs se précipitaient en direction du comptoir où tintaient les glaçons, avant de s'asseoir dans une salle sombre, protégée du dehors par des volets fermés en permanence.

En été, ces étapes devenaient indispensables. À l'extérieur, sur

la route au goudron chuintant, un souffle brûlant soulevait l'air en vaguelettes diffuses. La chaleur faisait vibrer les contours d'un macadam aux noirceurs frémissantes, qui s'étalait dans un paysage déjà défiguré par les turbulences accumulées au-dessus du capot. De cet univers en ébullition constante sortaient des mirages dispersés en nappes liquides, parfois argentées. Des formes vivantes s'y s'inséraient allègrement au gré d'une imagination privée de toute contrainte. Vaincu par la torpeur, le conducteur hébété ne cherchait plus qu'à avancer et commençait à revivre lorsqu'il apercevait les enseignes aguichantes du bistro : la bleue, avec le mot « tabac » ; la plaque de « La cigogne », reine des bières marrakchies ; le néon Ricard ; la bouteille factice de « Judo », en polyèdre effilé, boisson gazeuse à l'orange appréciée des enfants ; et enfin, l'affiche mondialement connue de « Coca-cola », rêve américain consommé en petites bouteilles.

L'oncle Nicolas adorait les voyages et c'était ce qui l'avait amené au Maroc. Il s'y était installé en jeune ingénieur à la sortie de l'École polytechnique de Zurich. Toujours prêt à bouger, il avait travaillé un peu partout dans le Sud, et surtout du côté de Fès et de Meknès. Mais son plus grand chantier, au moment de notre arrivée au Maroc, se trouvait sur la base américaine de Ben Guérir, à une heure de Marrakech. Avec ses deux filles, Hélène et Irène, et sa femme Olga, artiste peintre d'un certain talent, il menait une vie agréable dans le quartier résidentiel de Marrakech. Sa femme allait disparaître peu de temps après notre arrivée, emportée par une cirrhose ou par la tuberculose – je n'ai jamais su exactement. Nous étions sa famille la plus proche et allions le suivre, lui et ses filles, dans de nombreux voyages.

Beaucoup de Russes émigrés travaillaient dans des entreprises de travaux publics ou dans le secteur minier. À Casablanca, il y avait une société (la SOMEF) qui n'employait pratiquement que des ingénieurs et des travailleurs russes. À ceux qui avaient quitté la Russie au moment de la Révolution, s'ajoutaient ceux qui étaient arrivés à la fin de la Seconde guerre mondiale. Des gens très différents, mais qui s'assimilaient assez bien.

Cette fuite en série, si difficile à expliquer à ceux qui n'en ont pas connu les séquelles, allait commencer, en ce qui me concerne,

à Berlin, au tableau final du *Crépuscule des Dieux*. Si Wagner avait dépeint l'apocalypse germanique en visionnaire, sinon en prophète, reprenant les légendes où cette fin était envisagée, il n'en reste pas moins que son apport dramatique, sous forme d'une tétralogie, n'avait évidemment pas fini d'épuiser le sujet. Les derniers soubresauts d'un monde corrompu, appelé à disparaître, ne peuvent hélas pas se limiter à ceux d'une Allemagne trahie par la mégalomanie de ses dirigeants. Le mal est trop répandu et trop sournois pour que l'on puisse s'en tirer à si bon compte. Les ambitions et les fourberies des classes dirigeantes occidentales – tous pays confondus – se reconnaissent par leur affinité avec les turpitudes des Gibichungs wagnériens : « famille » vénale de héros dégénérés, encore à la recherche d'exploits spectaculaires susceptibles de leur apporter une renommée qui leur échappe et qu'ils ne méritent plus depuis longtemps.

Car nous le savons à présent : la débandade allemande de 1945 n'était qu'un simple prélude. Si l'histoire avait suivi le scénario envisagé par le maître de Bayreuth, tout aurait pu rentrer dans l'ordre à la fin de la Seconde guerre mondiale. Un simulacre de moralité, tiré de la dernière scène du *Crépuscule des Dieux*, où les filles du Rhin parviennent à reprendre l'or qui leur avait été dérobé, aurait pu privilégier le thème d'une purification, d'une catharsis en accord avec les valeurs de la tragédie grecque, marquant ainsi le dénouement tant attendu, l'estocade finale d'une fatalité triomphante, capable de déjouer les calculs d'une ambition sans limites.

Mais hélas, nous pouvons encore le constater : l'or n'a jamais été restitué. Il est passé dans des mains encore plus cupides, alors que dans un Berlin en ruines il ne restait plus rien à purifier. La race autoproclamée des nouveaux dieux germaniques, auxquels cette ville aurait soi-disant servi de capitale, allait s'évanouir sans laisser de trace. Le *bunker*, où leurs suppôts s'étaient réfugiés en dernière minute, avait été détruit quelques semaines à peine avant ma naissance – et à quelques pas de chez moi.

Pour les Allemands le drame était terminé. Mais pour nous, fugitifs d'un exode sans terre promise, c'était le « retour à la case départ », destination providentielle d'un Jeu de l'oie dédié au

bouleversement continu de la vie. Ici, tout ne pouvait que repartir en boucle à partir du premier acte de *La Valkyrie*, deuxième épisode de la tétralogie wagnérienne. C'est ici que le thème de la fuite se fait entendre pour la première fois, scandé au rythme d'un cœur battant à toute allure et ponctué par un staccato de violoncelles et de contrebasses. Une fuite sans répit, devant une menace implacable, bien plus redoutable en soi que le phénomène révolutionnaire ou fasciste.

La première génération de Russes « blancs » fuyait un communisme qui venait de naître et pouvait encore croire à une mal-donne politique, à une erreur de jugement qui serait vite corrigée. Notre génération n'a plus d'illusions à se faire. Les Nibelungs et les Gibichungs sont partout.

Entre le Siegmund de *La Valkyrie*, qui court pour échapper à ceux qui le poursuivent, leur chef Hunding en tête, et d'autres fugitifs de romans ou d'opéra, dont nous allons faire la connaissance, il y a des rapprochements à faire auxquels je reste assez sensible. D'une manière générale, l'étranger, le *xénos* fraîchement débarqué en pays inconnu, se trouve vite confronté à une société hostile, forcément xénophobe. Celui qui arrive en réfugié est suspect par définition. Personnage anxieux, aux allures furtives, il refuse de respecter les règles que d'autres ont bien fini par accepter. Que cherche-t-il ?

La « maison » qui pourrait servir de refuge, entrevue à la lumière d'un éclair au milieu des bois, au plus fort de la tempête, n'est malheureusement que celle de Hunding, qui poursuit Siegmund sans relâche. C'est la maison de l'ogre des contes des frères Grimm. Sournoisement crépusculaire, elle attend patiemment sa proie exténuée. On aura aucun mal à imaginer les vastes terres cultivables qui l'entourent et que Hunding possède depuis longtemps. Prospérité qui se veut rassurante et que Hunding vante à son interlocuteur nocturne, malmené et épuisé, tout en lui accordant une hospitalité méfiante. Car il n'a pas encore reconnu le fugitif que sa femme avait accueilli en son absence.

Beaucoup d'opéras se ressemblent et mettent en scène un triangle infernal. Deux hommes s'opposent autour d'une femme qui marque leur destin : le toréador et Don José, dans *Carmen* ; le

peintre Cavaradossi et Scarpia dans *La Tosca* ; Florestan et Don Pizarro dans *Fidelio* ; Onéguine et le Prince Grémine dans *Eugène Onéguine* ; et bien entendu Siegmund et Hunding dans *La Valkyrie*. Étranges coïncidences – nous y reviendrons.

Entre 1945 et 1950, la route de Berlin à Marrakech était longue, surtout lorsque l'on se déplaçait avec un titre de voyage « apatride » pour tout document officiel. Il nous a fallu cinq ans, en passant par Francfort et Paris, pour arriver à un endroit que la guerre avait épargné. En ces années de vaches maigres, la France n'avait plus besoin de chauffeurs de taxis et les places de portier dans les cabarets tziganes étaient toutes prises depuis longtemps. L'accueil pour les réfugiés russes arrivant d'Allemagne n'était pas des plus chaleureux – et cela se comprend. Il fallait se jeter à la mer : prendre le *Koutoubia* pour aller au Maroc, où régnait une tolérance surprenante en cette période de règlements de comptes.

Au bal des caméléons, les « résistants » devenaient chaque jour plus nombreux. En métropole, ils se reproduisaient sans vergogne, délaissant d'autres Français dont la palette s'avérait un peu trop criarde. Ces derniers partaient nuitamment pour les colonies. On ne pouvait pas dénoncer tout le monde.

Casablanca était une ville moderne, construite pour répondre aux besoins d'un commerce maritime en plein essor. Une cité nouvelle côtoyait la ville arabe et pour sortir du port il fallait passer à côté de l'ancienne médina. Du temps du Protectorat, la traversée de la ville se faisait par la Place de France. En direction de Marrakech, on s'engageait dans la rue du général d'Amade, puis le long du parc Lyautey, avant de traverser le boulevard du maréchal Foch et prendre la route de Bouskoura, route sur laquelle se bousculaient des charrettes surchargées et des vélos aux écarts imprévisibles. Des autobus et des camions se partageaient tant bien que mal ce ruban d'asphalte aux bas-côtés fuyants, alors que des taxis surchargés se faufilaient péniblement dans la circulation, vitres baissées, le chauffeur klaxonnant et hurlant : *balek ! balek !*

Juste avant d'arriver au quartier de l'Oasis, au croisement du chemin des crêtes, un passage à niveau protégeait la ligne de chemin de fer à l'endroit où elle allait prendre un grand tournant à gauche avant de rejoindre la route de Marrakech, qu'elle devait

longer à partir de là. Un peu plus loin, en passant devant la forêt d'eucalyptus de Bouskoura on pénétrait dans la Chaouia, arrière-pays de Casablanca, où se trouvaient les villes de Nouasseur, Berrechid et Settât. Elles étaient occupées par les Américains dans le premier cas, et par des fous internés à l'hôpital psychiatrique le plus connu du Maroc dans le second. Cette proximité se justifiait par une politique prudente, hélas abandonnée, qui prenait soin d'éloigner les militaires et les aliénés des populations saines, et parfois même laborieuses. Dans le franc parler de l'époque on disait toujours : « tu vas m'amener à Berrechid » pour dire « tu vas me rendre fou ».

Le souvenir de cette route, maintes fois parcourue, ne date pas de mes premiers pas au Maroc. Je me permets d'amalgamer un nombre d'images, sans pour autant abandonner la nomenclature coloniale de l'époque, identifiant les lieux par les noms qui leur avaient été donnés du temps des Français. Ceci d'ailleurs sans la moindre gêne, puisqu'il s'agit de rendre compte de l'état d'esprit d'un Protectorat qui n'hésitait pas à baptiser les rues des nouveaux quartiers du nom de ses généraux. « De l'ordre chez nous ! En médina : qu'ils se débrouillent ! »

Les champs de céréales s'avèrent être particulièrement nombreux dans les plaines de la Chouia, du Tadla ou du Haouz. Sur la route de Marrakech, en quittant Berrechid, on entrait dans une de ces régions agricoles qui s'étend tout autour de Settât, à une soixantaine de kilomètres à peine de Casablanca. Les Marrakchis s'y retrouvaient souvent par la force des choses. En provenance de Marrakech, Settât était la première bourgade civilisée à la sortie de la brûlante plaine de Ben Guérir, où les voitures souffraient au même titre que les passagers. On s'arrêtait lorsque l'on reconnaissait une voiture en panne, ce qui n'était pas difficile puisqu'elle était là, sur le bord de la route, le capot grand ouvert ou hissée sur un cric à l'entrée d'un garage. Les conversations s'amorçaient toujours de la même manière :

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je sais pas... On roulait sur la ligne droite de Ben Guérir et c'est arrivé... Peut-être l'apéro avant le départ ? J'étais fatigué, je me suis assoupi et puis la voiture a fait une embardée. Le pneu a

éclaté, et voilà – *I naal oualdik* ! Il a fallu tout sortir du coffre... en plein soleil... Et pas moyen de desserrer les boulons à la manivelle... Heureusement un chauffeur de camion m'a aidé. Putain de garagiste ! Je lui avais bien dit pourtant quand il a changé les pneus – *f'karak dak zamel* ! Il va m'entendre celui-là !

— T'énerve pas... viens... on va boire un coup pendant qu'ils réparent. »

À l'époque les pneus avaient des chambres à air sur lesquelles on collait de grandes pièces en caoutchouc qu'il fallait « vulcaniser » pour qu'elles tiennent. Le matériel qui convenait à ce genre de réparation ne se trouvait pas partout. Pour faire une réparation durable il fallait s'arrêter à Settat ou prendre le risque de tenir jusqu'à Casablanca.

De nos jours soixante kilomètres ne représentent pas grand-chose, mais à l'époque la route était dure et les pneus moins solides. Une deuxième crevaison avait vite fait de fragiliser les flancs. Il fallait alors racheter un nouveau pneu (s'il y en avait un de disponible). Dans la plaine de Ben Guérir, tout fuyait : les radiateurs, les durites, les pneus, les zones d'ombre – et les réfugiés comme nous, qui se dirigeaient en sens inverse, vers Marrakech, avec l'espoir d'y colmater une raison d'être déjà bien dégonflée.

Pour certains c'était facile, pour d'autres beaucoup moins. Le prototype même de l'étranger parachuté au cœur d'une société coloniale où les repères manquent, se découvre dans les nouvelles d'Isabelle Eberhardt ou les romans d'Albert Camus.

Dans *L'étranger*, Camus nous présente un homme indifférent à la mort. Enseveli au fond de lui-même, il ne joue plus au jeu des identités factices que la société nous impose. Son existence de fantôme, désespérément en quête de sensations, s'ouvre sur un rite de passage maghrébin où tout échappe aux normes prescrites par la métropole.

Camus nous fait comprendre que son « étranger » est loin d'être une épave. Il nous fait ainsi l'aveu de son propre désir de vivre dans une vérité qu'il réduit à une sensualité typiquement nord-africaine. Le soleil maghrébin réveille les hommes et les femmes qu'une civilisation occidentale froide a plongé dans une torpeur mortelle. Ces aliénés ne peuvent revivre que dans le ré-

chauffement des sens, derrière lesquels une vérité beaucoup plus profonde se cache. Révélation qui fait penser à l'éveil du jeune Lyautey, dont on retrouve les traces au fond d'une lettre écrite à son père, datée du 20 mai 1881: « Voilà le soleil, le roi-soleil, le Dieu soleil, il a repris possession de sa bonne terre d'Afrique, et moi je m'y baigne, je m'en imprègne. »²

C'est en se penchant sur un personnage comme Meursault, « étranger », « possédé du soleil », tel que le voit Camus, ou un autre encore, comme Jacques, le jeune médecin parti faire son service militaire en Algérie, tel qu'on le découvre dans une nouvelle d'Isabelle Eberhardt, que l'on commence à comprendre en quoi consiste le rite de passage maghrébin dont il est question ici. Tout est orchestré par une fatalité proprement musulmane devant laquelle les personnages conçus par ces auteurs finissent par s'incliner. À cette fatalité lumineuse s'opposent les certitudes blafardes d'un Occident porteur de connaissances superficielles, malencontreusement installé sous le soleil d'un Maghreb qu'il méprise.

Et c'est une fois de plus Lyautey qui prend pleinement conscience de cet état de choses. En 1881, alors qu'il n'est qu'un jeune lieutenant de 27 ans, stationné en Algérie, il écrit à son père : « ...comment l'Arabe ne serait-il pas exaspéré ? Il n'est pas de jour où cette chose honteuse et infecte, qui est la presse algérienne, ne le vilipende, ne lui promette l'extermination, ne lui dénie tout sentiment d'honneur, de loyauté, toute intelligence, toute aptitude à quoi que ce soit, ne lui annonce que la disparition et un pseudo-esclavage sont le vrai but. Jolies maximes pour des égaux à outrance et des prétendus libéraux ! [...] Et puisqu'on leur promet de toute façon l'extermination ou la servitude [...] ils risquent tout, préférant donner encore quelques coups d'épaule, sauf à être battus, plutôt que d'attendre comme des moutons l'avenir aimable que la R.F. leur promet. »³

Si les révélations solaires de Lyautey datent de 1881, elles sont indirectement confirmées par la jeune Isabelle Eberhardt, qui écrit au début du XX^e siècle. Anticipant Camus, elle nous livre le se-

² André Le Révérend, *Un Lyautey inconnu*, p. 97

³ Ibid. p. 107

Chapitre IV

L'histoire de la colonisation, revue et corrigée

Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde...

Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans

Voltaire – *Le mondain* (1736) [13-14, 28-29]

I^{ère} partie : du début jusqu'à Lyautey

Comme le répète si souvent la voix anonyme de la sagesse populaire : « On n'arrête pas le progrès ! » C'est donc vers l'histoire contemporaine qu'il faut se diriger pour suivre l'évolution du Maroc au cours de ces années charnières, où un pays aux coutumes encore médiévales va essayer de se forger une identité moderne, et ceci par la force des choses. Période difficile, qu'il importe d'aborder sans préjugés, en se penchant sur une zone géopolitique qui va de l'Atlantique jusqu'aux confins de l'ancien Empire ottoman, scène des grandes perturbations de l'époque. La pénétration coloniale et la modernisation à outrance vont s'organiser sous la bannière du progrès, derrière laquelle s'aligneront les grandes puissances occidentales.

De là, il faudra sans doute passer à des considérations d'ordre culturel, qui se font difficilement si l'on ne tient pas compte du modèle étatique des origines, légué aux dynasties chérifiennes par les Idrissides. Modèle traditionnel qui se résume de façon assez simple, à condition de préciser qu'il prône un état proche d'un équilibre harmonique. Sa « perte », inévitable, donnera lieu à l'instauration d'un ordre caché, chargé de veiller à sa restauration.

Tout regard porté sur l'histoire tire la confirmation de ses vérités premières d'une dialectique qui s'impose à l'esprit, résultat d'une discipline cartésienne à la démarche mille fois répétée, et

d'une décomposition, somme toute assez arbitraire en polarités conceptuelles, mises en mouvement par des phénomènes d'association et d'opposition. Pour les historiens intéressés par l'époque coloniale cette dialectique se résume en grande partie au bras de fer entre la France et le Maroc, c'est-à-dire entre un pays moderne, aux institutions républicaines, passé à l'avant-garde du progrès, et un pays du tiers-monde, sauvage et primitif, issu d'une théocratie médiévale. La notion de « protectorat » va définir le rapport de forces et limiter d'emblée l'importance du point de vue chérifien. Pour celui-ci, l'objectif principal en fin de cycle, n'est pas de descendre dans la voie du « non-être » de son protecteur occidental, voie à laquelle il s'oppose par sa vocation spirituelle, mais d'arriver à conserver ses traditions tout en les mettant à l'abri des curiosités malsaines.

Car il ne s'agit pas de construire un monde nouveau, comme le prétend l'Occident, mais de comprendre que la perfection des origines découle d'un comportement d'ensemble harmonieux. Aujourd'hui nous sommes témoins d'une liquidation radicale de l'harmonie communautaire. Chacun veut s'exprimer, vivre selon ses critères personnels, et imposer une gamme inédite de fantasmes infantiles à tous ceux qui cherchent encore à s'isoler, à maintenir leurs valeurs face à une foule fouineuse, dépareillée, agaçante, armée jusqu'aux dents de revendications débilés.

La civilisation moderne s'impose par la négation en bloc de tout ce qui vit au rythme d'un ordre supérieur : « révolutionnaire » parce qu'elle prêche une utopie sans lendemain ; « progressiste » parce qu'elle débouche sur des nouveautés dépourvues de sens ; « collectiviste », enfin, parce qu'elle se soumet bêtement au besoin orchestré, point d'orgue de toutes les névroses mercantiles. C'est là qu'une élite frivole et friquée, toujours en manque d'attention, grouille auprès des médias, accaparant chaque élan créatif pour le réduire à un conformisme aveugle et malléable à souhait. Grandes misères qu'il s'agit de répandre sans arrêt pour combattre l'attrait qu'exercent encore quelques contrées exotiques vers lesquelles un dernier cercle de rescapés cherche à fuir dans l'espoir d'y retrouver les traces d'une poésie perdue.

Chapitre 5

L'Adolescence

L'adolescence c'est l'âge de la rébellion, l'âge où l'on s'aperçoit qu'il est temps de se débarrasser des carcans qui nous étouffent depuis la tendre enfance. Des questions importantes commencent à se poser et la société peine à trouver les bonnes réponses. Les certitudes d'autrefois s'envolent et le petit garçon boutonneux, qui hier encore tenait la main de sa maman, se retrouve devant un univers étrange auquel il ne comprend pas grand-chose.

L'adolescence c'est aussi les grandes classes du lycée, les amourettes qui naissent et qui meurent au rythme des fréquentations nouvelles, premières ébauches d'un destin imprévisible, tout en potentiel, formé dans les années où le caractère reste encore malléable. Sur le fond d'une vie sociale agitée et colorée, les amitiés d'enfance commencent à s'estomper au gré d'une mouvance qui s'apparente au butinage d'abeilles livrées à des parfums irrésistibles. Bridé par un déferlement d'hormones, le cerveau ne répond plus aux exigences de la raison.

Si des aventures surprenantes s'annoncent, il faut aussi tenir compte d'une scolarité de plus en plus lourde, et des choix à faire pour s'assurer une vie plus ou moins confortable. Période des premières déceptions, qu'une société hostile au dilettantisme érige en obstacles pour démoraliser les plus faibles. Il suffit d'un rien : d'un échec au bac, d'une amourette que l'on croyait sérieuse et qui a mal tourné, pour semer le doute et pousser l'adolescent meurtri sur les traces d'un conformisme que l'on encourage. On en fera un adulte craintif et obséquieux, bien adapté au monde moderne, où la tristesse se perpétue au fil des petites défaites.

Le lycée, l'adolescence, la rébellion – et voici ce que l'on aimerait pouvoir lire dans le dictionnaire : « Lycée, institution copiée des Grecs, tout comme l'Académie et quelques singeries prétentieuses du même genre, parfois camouflées en monuments ou en œuvres d'art. » Au lieu de cela, on lit : « Lycée, quartier d'Athènes dans lequel Aristote a installé son école de philosophie en 335 avant J-C. Voir aussi péripatéticien. »